Légion d'Honneur en Beaujolais

Biographie de Paul HASSLER (1897-1944)

Reproduite avec l'aimable autorisation de : la Maison du Patrimoine
30 r Roland 69400 VILLEFRANCHE SUR SAONE
Et l'aide de M ***Desnoyer et de Mme Lugoboni***
Base Léonore

Né le 20 mars 1897 à St-Dié, (Vosges), Paul HASSLER fit son apprentissage de typographe à l'imprimerie PROTAT à Macon où ses parents étaient venus s'installer.
Après avoir combattu durant la guerre 1914-1918, il se marie et travaille dans une imprimerie coopérative à Lyon, rue de la Barre.
En 1928, le jeune couple crée sa propre imprimerie à Villefranche au 195 rue de Thizy. Puis Paul HASSLER s'associe avec un de ses employés pour ouvrir l'imprimerie HASSLER ET FONTANET au 163 rue de Thizy

Si vous possédez des renseignements supplémentaires sur ce Légionnaire, merci de bien vouloir nous les transmettre à : leg.hon.beaujolais@free.fr nous mettrons à jour sa biographie.

(actuellement *[au moment où ces lignes sont écrites]* imprimerie du Commerce).

Cette association est de courte durée; en 1935 il remonte sa propre imprimerie au 12 *(actuellement 44)* rue de la gare.

*Photos communiquées par M **Desnoyer** dont le père **Georges Desnoyer** apparait sur la photo du bas (La personne du bas au milieu) photo prise en 1933/34.*

*Le premier atelier de **Georges Desnoyer**, 22 rue Paul Bert (angle rue Déchavanne) qui se mit à son compte en Octobre 1935 en rachetant l'imprimerie Gondard-Dussoir et qui fut prisonnier de 1939 à 1944. Son fils raconte un épisode vécu par son père de la période 39/45 :*

Un après-midi, la sonnette de la porte tinte et il voit entrer un officier allemand. Il est juste en train de commencer à fabriquer un faux tampon pour la résistance. Un frisson lui parcours l'échine, il glisse sa copie de commande derrière le meuble de caractère, s'essuie les mains avec un chiffon qu'il pose, l'air détaché, sur sa galée de composition où son travail est à peine ébauché et s'avance vers l'allemand. Mais, l'officier veut juste des cartes de visite. C'est aussi quelqu'un du métier et il fait le tour de l'atelier pour jeter un coup d'œil sur le matériel, pendant que papa, les fesses serrées, se demande s'il n'a pas laissé traîner des choses compromettantes.

L'allemand qui parle français, aperçoit l'express Heidelberg. Il connaît parfaitement cette machine et parle de son fonctionnement ingénieux. Il apprendra à papa des finesses de réglage qu'il ne connaissait pas, car il est détenteur en Allemagne du même matériel.

Rétrospectivement, Papa se posa la question de savoir si cet officier ne cherchait pas autre chose, car il avait bel et bien, sous ses manières très aimables, fait une inspection superficielle certes, mais complète de l'imprimerie et cette situation ambiguë, avait mis papa très mal à l'aise. Si son travail concernant les tampons avait été plus avancé, il n'aurait pas donné cher de sa peau.

*Voir également page 7 une lettre de M **Georges Desnoyer***

Mais revenons à M Hassler : Élu conseiller municipal en mai 1935 sur la liste S.F.I.O., il "démissionne" en avril 1941 lors de la nomination d'un nouveau conseil municipal par le Gouvernement de Vichy.

Ne pouvant se résigner à la défaite, à l'occupation et à l'oppression, Paul HASSLER qui est franc-maçon, entre dans la résistance dès 1942, et de son imprimerie sortent alors journaux et tracts clandestins.

Un soir, alors que René CERF-FERRIERE lui apporte la composition du journal "COMBAT" que Paul HASSLER devait tirer à 10.000 exemplaires, et tandis que les deux hommes se trouvent dans l'arrière-boutique, trois policiers un français et deux allemands font irruption dans le magasin. Paul HASSLER désigne à son interlocuteur une fenêtre par laquelle ce dernier réussit à s'enfuir avec la valise contenant la typographie du journal clandestin.

Arrêté, interné le 1er janvier 1943 à la prison St Paul à Lyon, et libéré le 31 mai 1943, il reprend son activité dans l'imprimerie que son épouse continuait à faire fonctionner bien qu'ils aient divorcé en 1940. En juillet 1943, tandis que le défilé du 14 juillet est interdit, des Caladois décident malgré tout de défiler sur les trottoirs entraînant 7 arrestations dont celle de Paul HASSLER qui, trop surveillé, ne s'était pourtant pas joint au défilé dont il approuvait l'initiative.

Alors qu'il se trouve dans la Commissariat de Police, situé alors au rez-de-chaussée de l'Hôtel de Ville, il réussit à s'évader avec la complicité de sa femme et sans doute la bienveillance d'un policier français.

Recherché par la Gestapo, il se réfugie à Toulouse où, sous le pseudonyme de Paul LECHERE, il poursuit son activité clandestine à l'imprimerie des Frères LION (rue Croix-Baragnon) qui participait à la résistance locale.

Le 4 février 1944, il est arrêté, sous son faux nom, avec tous ses camarades de travail. Incarcéré à la prison de Toulouse, il est transféré à Compiègne le 24 juin 1944 et déporté, le 2 juillet au Camp de Dachau dans le trop célèbre train appelé "Convoi de la mort".

Paul HASSLER meurt dans ce train qui vit périr 978 français sur 2.400 partants

En février 1944, à Villefranche, son ex-épouse, née Marguerite SARA le 20 février 1897 à Macon, qui avait pris la suite de son ex-époux à l'imprimerie tout en faisant partir au maquis plusieurs jeunes requis par le Service du Travail Obligatoire, est également arrêtée, sur dénonciation, dans le but de lui faire dire où se cache Paul HASSLER.

En même temps qu'elle, deux employés seront arrêtés mais libérés le soir même.

Alors que Mme HASSLER-SARA est internée au Fort de Montluc à Lyon, son, dossier est détruit lors du bombardement du 26 mai du siège de la Gestapo installée avenue Berthelot dans le bâtiment de l'École de Santé Militaire.

Lors des interrogatoires qui suivirent, la Gestapo tentent de savoir pourquoi cette femme a été arrêtée... pour en conclure qu'elle devait être juive opérant sans doute une confusion entre son nom et le prénom juif Sarah...

Envoyée alors au camp de Drancy où s'effectuait le "triage" des détenus juifs destinés à la déportation, elle en sera libérée en juillet 1944 suite à une enquête menée de Macon et à la mairie de Villefranche.

Le fils André, né en 1922, après un passage aux Chantiers de Jeunesse de juillet 1942 à Février 1943, puis réfractaire au Service du Travail Obligatoire, travaille clandestinement à l'imprimerie. En Février 1944, tandis que sa mère et les deux employés sont arrêtés, il a le temps, travaillant à l'étage, de s'échapper par une fenêtre qu'il avait préparée à cette éventualité et qui donne dans la cour de l'Hôtel de l'Écu de France. Cet hôtel deviendra le 13 mai 1944 le siège de la Gestapo.

A la Libération, en septembre 1944, André HASSLER remet en service l'imprimerie sur laquelle des scellés avaient été posés en février. Une de ses premières commandes est l'impression du journal "3 SEPTEMBRE" organe du Parti Communiste de la Section de Villefranche dont le premier numéro paraît le 22 septembre.

André HASSLER prend donc la suite de son père jusqu'en 1973, date à laquelle il confie l'imprimerie à son gendre Yves THIEBAUT qui en est le gérant actuel.

Paul HASSLER recevra à titre posthume le 25 mars 1957

- ***la Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur***
- ***la Croix de Guerre avec Palme***
- ***la Médaille de la Résistance***

Une plaque apposée au mur de l'imprimerie, 44 rue de la Gare, commémore le souvenir de Paul Hassler.

A l'imprimerie LION de Toulouse, un des jeunes employés sera appelé 30 ans plus tard, aux plus hautes fonctions politiques et syndicales: il s'appelle Georges SEGUY.

Je meurs
et France demeure

ARAGON

diplôme créé
pour
le 20e anniversaire
de la libération
des camps et des prisons

FÉDÉRATION NATIONALE
DES DÉPORTÉS ET INTERNÉS
RÉSISTANTS ET PATRIOTES

178284

DIPLÔME DU SOUVENIR

en hommage à la mémoire

de Hassler Paul

décédé dans le Train de la Mort (Dachau)

le 2 Juillet 1944

qui a sacrifié sa vie pour la France et la liberté

remis le 25 Avril 1965

le Président

à Mme Pagron Jeanine
sa fille

Voici le document communiqué par M Desnoyer :

A l'adolescence, papa fréquentait un ami qui est devenu pendant la guerre de 1939-1945 un tortionnaire au service de la Gestapo, la police nazie. C'est un épisode dramatique et effrayant qui illustre bien ce que peut provoquer le ressentiment et l'injustice de la vie chez un être sensible et révolté.
Il écrivit une lettre à Alain Decaux, historien, qui avait évoqué le sujet dans une de ses émissions télévisées. Ce sont des détails poignants sur une partie de sa vie, que je reproduis ici, fidèlement, mot pour mot.

M Desnoyer

Thonon-les-Bains le 5-3-87 *à Monsieur Alain Decaux*
Sociétaire de l'Académie Française

Je me permet de vous écrire au sujet d'un article du Dauphiné Libéré, datant du 5 Avril 1975, concernant Francis André, dit "gueule tordue". Je cite : Oui Gueule tordue était bien Francis André, bourreau de centaines de résistants lyonnais et grenoblois.
Ayant beaucoup apprécié l'objectivité avec laquelle vous traitez vos sujets, je suis régulièrement vos causeries à la télévision. Vous démontrez que l'histoire de France doit s'écrire ou se raconter avec des faits précis en dehors de tout sectarisme ni racisme.
J'ai par ailleurs, lu avec intérêt votre livre sur Pierre Laval, ce qui confirme mes impressions. C'est pourquoi, j'ai pensé qu'en vous parlant de Francis André, mon témoignage pourrais contribuer à enrichir vos dossiers.
Je suis né en 1908, à Mâcon, 78 rue Carnot, d'une famille pauvre. Nous habitions au troisième étage d'une vieille maison, où il n'y avait, ni eau, ni gaz, ni électricité. Nous allions puiser l'eau à la borne fontaine dans la rue où souvent, il fallait faire la queue.
Mon enfance a été marquée profondément par la guerre de 14-18, dont je me rappelle très bien la déclaration. Les soldats défilant dans les rues, la fleur au fusil, ne sont pas une fiction, et cela est toujours vivace en ma mémoire.
C'est en 1919, que j'ai connu Francis André. C'était un très beau garçon, bien râblé et fier de sa personne, très intelligent, il avait certainement tout pour réussir dans la vie, sans le grand malheur qui devait suivre.
Ses parents étaient propriétaires du Café-restaurant de Lyon à Mâcon. C'était un ancien relais de poste, où existaient encore, écuries et chevaux. A cette époque, le trafic urbain se faisait encore avec la traction Hippomobile. Il y avait encore très peu de camions-auto et les automobiles étaient fort peu nombreuses et réservées aux gens fortunés.

Avec les copains, nous allions nous amuser chez André (nous l'appelions par son nom de famille) il y avait une grande cour, avec jeux de boules où, le dimanche se jouait la "lyonnaise". C'est là que nous faisions nos ébats, en toute sécurité sous la férule d'André. Combats de boxe, de lutte, course à pied, sauts de toutes sortes, nous nous en donnions à cœur joie.
Les héros de cinéma de l'époque, Tarzan, d'Artagnan, Fantomas, Judex, etc. étaient l'objet de nos imitations. C'était toujours André qui s'octroyait le grand rôle, et son esprit imaginatif excellait en la matière. C'était le chef, "le maître de tous", il aimait dominer et organiser.
Les copains étaient assez passifs et se laissaient dominer facilement. Personnellement, je ne me laissait pas toujours faire et me rebiffait. Cela stimulait André et il m'aimait pour cela. J'étais devenu son préféré, son second et je n'en étais pas peu fier. Surtout que...
Lorsque nous organisions des combats, il me disait : « Georges, laisses toi battre, et je te donnerai vingt ronds » Moi, qui n'avait jamais un sou vaillant en poche, " et pour cause" je me prostituais hypocritement et me laissais battre. J'aimais beaucoup les sous, et, ma tirelire en bénéficiait le plus largement possible.
Souvent, le dimanche, André m'invitait au cinéma, il me payait ma place d'autorité, sans que je cherche le moins du monde à abuser de sa générosité.
Il avait toujours de l'argent en poche, ses parents étant aisés, il ne se gênait pas pour puiser dans la caisse. Je ne cherchais pas trop à approfondir, la conscience ne me tourmentant pas outre mesure, mes scrupules étaient vite évanouis. A notre âge, cela ne tirait pas à conséquence.
Aussi galopins l'un que l'autre, nous faisions bien la paire et n'en manquions pas une. Ni voyous, ni vicieux, nous aimions faire des farces dans les voisinages, chose bien excusable pour des gamins. Attacher des casseroles à la queue des chiens, qui faisaient un ramdam épouvantable dans les rues, attacher les chats aux sonnettes des maisons, nous amusait follement. Camouflés dans les coins, il y avait du suspense.
Maraudages dans les jardins et vergers étaient de tradition chez les gamins de notre âge, et nous n'échappions pas à la règle. Le temps des cerises n'était pas pour nous, poésie, et se concrétisait d'une façon plus gastronomique que prosaïque. Parfois, nous échappions de justesse aux représailles des propriétaires, grâce à notre vitesse de pointe, qui décourageait notre poursuivant.
"Pionniers" de l'aventure, nous aimions André et moi chercher l'exploit dans les pattes à Bonniel. C'était un gros récupérateur de Mâcon, qui avait fait fortune pendant la guerre. (14-18). Il avait, entre autres, un immense entrepôt de papiers et chiffons, dans la rue Basse-du-Concours, tout près de chez André.

Nous nous y introduisions en douce et là, c'était l'endroit rêvé pour des combats sans merci, à l'instar des lutteurs romains chers à André. Suspendus aux cordes que nous accrochions aux poutres de la toiture, nous nous lancions à corps perdu dans le vide. Au passage, c'est celui qui descendait l'autre qui était vainqueur. Cela se terminait sur les sacs de pattes, en lutte joyeuse, mais ni méchantes, ni trop brutales. Que de bons souvenirs, de ce temps béni de notre enfance, lorsque j'y pense.

Pauvre Francis André, un destin tragique et combien cruel, allait hélas, bientôt frapper à sa porte. Les parents d'André avaient fait l'acquisition d'une voiture automobile, chose réservée, à cette époque, à des gens fortunés. Il y en avait encore très peu et c'était une curiosité d'en voir circuler. Ni envieux, ni jaloux, je félicitais mon copain de la chance qu'il avait, j'étais heureux pour lui.

Les André avaient une propriété à Die, dans la Drôme où, tous les ans, au mois d'Août, il y passait des vacances. En me disant au revoir, mon copain me glissait une petite somme d'argent en main, prestation de son amitié, c'était gentil de sa part et j'appréciais.

C'est en revenant de Die que l'accident se produisit. Les routes n'étaient pas bonnes en ce temps-là et l'automobile capota dans un virage. Ce fut la catastrophe. André, projeté dans le vide, fût très grièvement blessé et relevé dans le coma. Ses parents s'en tirèrent je crois, avec peu de mal.

Ramené à Mâcon, chez ses parents, soigné à domicile avec une infirmière à son chevet, il était entre la vie et la mort. Aussitôt que prévenu, j'allais rendre visite à mon pauvre ami, avec recommandation de ne pas parler.

Etendu sur son lit de douleur, il était pratiquement sans connaissance. Toute la tête entourée de pansements, où seul un œil apparaissait, il était complètement inconscient. Enfin, après de longs jours d'attente, il reprit le sens de la vie, et put prononcer quelques mots. Il était hors de danger, sauvé par sa robuste constitution.

Le jour crucial arriva, on lui enleva ses pansements et sa tête apparut. La face droite complètement défigurée, l'œil de travers, la bouche tordue en une espèce de rictus, il était horrible à voir. Malheureusement, la chirurgie esthétique étant inexistante à l'époque, souvenons-nous des "gueules cassées" de 14-18, c'est là le drame.

Je laisse à penser du désespoir de mon pauvre ami, lorsqu'il se regarda dans une glace et qu'il vit son visage horriblement mutilé. A l'âge ou l'adolescence arrive et que les choses de la vie vous empoignant, quel écroulement pour Francis André. Blessé à jamais dans sa chair, au plus visible de sa personne, lui si fier de sa personnalité, s'en était fini de sa superbe.

Au moment où l'amour "descend du ciel" voir les filles se détourner de son passage, boire la coupe jusqu'à la lie est encore un euphémisme. Enfin il fallut bien retourner en classe, au lycée de Mâcon, où André était un très bon élève. La première des choses que firent ses camarades, c'est de le baptiser "Gueule tordue", vous connaissez la suite.
Ayant passé mon certificat d'étude à 13 ans, je rentrais comme apprenti typographe à l'imprimerie Protat et frères. Par la suite, les André vendirent leur fond de commerce et partirent à Lyon. Je ne revis que rarement André, qui je crois, était entré dans une étude de notaire.
En 1939, mobilisé, je fus fait prisonnier en 1940. J'ai suivi par la suite, le procès de "Gueule tordue" que vous connaissez mieux que moi.
Monsieur Alain Decaux, j'ai cru bien faire, en vous faisant part de ce que j'ai vécu dans mes jeunes années, avec Francis André. J'espère que cela contribuera à enrichir vos dossiers. Peut-être jugerez-vous digne d'en tirer quelques commentaires sur le plan humain, dans cette perspective, je vous prie de bien vouloir accepter, avec mes bien respectueuses salutations, l'expression de ma très haute considération.

DESNOYER GEORGES 74200 THONON-LES-BAINS

Et voici le texte d'un article paru dans le Dauphiné Libéré du 5 avril 1975 :

Réponse à Alain Decaux : Oui « Gueule tordue » était bien Francis André bourreau de centaines de résistants Lyonnais et Grenoblois.

L'affaire Prince était, ce jeudi soir, le thème de la passionnante émission télévisée « Alain Decaux raconte ». Le conseiller Prince s'est-il suicidé ou a-t-il été assassiné?
Pour répondre à cette question Alain Decaux avait recueilli de nombreux témoignages dont un relatif à un certain Francis André, condamné à mort en 1946 à Lyon, et un autre concernant un individu dont il n'avait pu retrouver que le pseudonyme : « Gueule tordue ».

Aussi Alain Decaux demandait-il : Francis André et « Gueule tordue » n'étaient-ils qu'un seul et même personnage ? ».
La réponse est oui. Francis André fut jugé du 10 au 19 janvier 1946 à Lyon en compagnie de douze membres d'un groupe P.P,F. dont il était le chef. Il était connu sous le nom de « Gueule tordue » en raison d'une paralysie faciale rendue plus terrible encore par une longue balafre.
Auxiliaire du tristement célèbre Klaus Barbie, Francis André disposait à Lyon de quelque 80 indicateurs. Au cours de son procès il reconnut avoir commis au moins cent-vingt meurtres de ses propres mains et être à l'origine de centaines d'autres.

A titre d'exemple de ses exactions, on peut citer une série d'exécutions qui n'eut pas lieu à Lyon mais en Dauphiné et qui restent connue sous le nom de « Saint-Barthélemy grenobloise ».

Le 11 novembre 1943 environ 1500 Grenoblois avaient trouvé dans l'anniversaire de l'Armistice de 1918, l'occasion de manifester leur révolte à l'égard de l'occupant. Ils étaient rassemblés au pied du monument des « Diables bleus », quand l'esplanade fut cernée de toute part. Sur 700 personnes arrêtées, 500 furent déportées.
Mais, deux jours après la manifestation, Aimé Requet, un résistant de la première heure, faisait sauter le dépôt de munitions du Polygone d'artillerie...

La Gestapo et le P.P.F. grenoblois submergés firent appel à Francis André et à ses tueurs. Arrestations et exécutions se succédèrent alors à un rythme effréné. On compte notamment celles de personnalités grenobloises comme Roger Guigues, Alphonse Audinos, Jean Pain, Jean Parrot, le docteur Valois, le doyen Gosse et son fils, Deux des victimes désignées de « gueule tordue » lui avaient pourtant échappé "Albert Reynier (« Vauban » dans la résistance), et le commandant Nal qui avait pu, le premier, faire feu sur les hommes venus pour l'abattre.

Aussi le commandant Nal, chef des groupes francs de l'Isère décida-t-il, en représailles, de faire sauter la caserne de Bonne.

Il prit contact avec un Polonais, enrôlé de force dans l'armée allemande, Aloyzi Caspicki : de son nom de guerre « Eloi ». Celui-ci provoqua la formidable explosion qui causa la mort d'un grand nombre de soldats allemands. Ces victimes vengeaient celles que pleurait la Résistance grenobloise.

Sur le corps de plusieurs de ces dernières on avait retrouvé une pancarte portant l'inscription «Abattu par les anti-terroristes. Sa mort répond à celle d'un patriote» C'était la la signature de Francis André, dit « Gueule tordue », signature dont il avait usé pour la première fois à Lyon, après avoir assassiné le docteur Long.

André SEVEYRAT